

331.4

LA JEUNE FILLE

ET LA PROFESSION

**Aux  
Travailleuses**

**Par C. JÉGLOT**

331.

409

44

JEG

**Pamphlet**

**ÉDITIONS SPES — PARIS**



WOMEN'S SERVICE LIBRARY

2735/37 MARSHAM STREET

WESTMINSTER

LA JEUNE FILLE

ET LA PROFESSION

**Aux**  
**Travailleuses**

**Par C. JÉGLOT**

**ÉDITIONS SPES — PARIS**

1930 (?)

60



331.40944 JEG

Collection " La Jeune Fille "

DU MEME AUTEUR

La jeune fille et le malaise moderne.

La jeune fille et le plaisir.

La jeune fille sans l'esprit chrétien.

La jeune fille et la mode.

La jeune fille et l'amour.

La jeune fille et le mariage.

La jeune fille et la personnalité.

La jeune fille et Jeanne d'Arc.

La jeune fille et le célibat.

*A paraître :*

La jeune fille et le jeune homme.

La jeune fille et la beauté.

La Jeune Fille et la Profession

Aux Travailleuses

Un grand appel d'âme à toutes les jeunes filles qui travaillent, tel je voudrais ce petit livre. Il va, en effet, vers toutes les travailleuses quelles qu'elles soient. Servantes, ouvrières des champs comme des villes, ouvrières d'usines et d'ateliers, de mode et de couture, dactylos et employées, étudiantes et institutrices, toutes celles qui « gagnent leur vie », qui « œuvrent » manuellement ou intellectuellement, sont conviées par leur grande amie à lire cette brochure qui n'est écrite que pour elles.

Parce que toutes font œuvre très dure, mais œuvre utile et œuvre belle. Aussi parce que, tout en parlant de la profession, en ne traitant que du travail au dehors, je pense moins à l'orientation

3822142013



sociale, à la spécialité, qu'au côté moral qui lui donne son plein sens et sa vraie valeur.

Et toutes peuvent m'écouter et me croire, car j'ai le droit de faire cet appel et de parler ainsi. D'abord, parce que je ne m'adresse pas à elles, en les regardant, en quelque sorte, de l'extérieur; mais parce que j'ai partagé leur vie. Depuis de longues années, depuis mes dix-sept ans très lointains, je sais ce qu'est, au jour le jour, une existence toute de travail. J'en ai connu les difficultés, les luttes matérielles, les grandes lassitudes, la fatigue du présent, l'inquiétude du lendemain, le souci de l'avenir, les sacrifices répétés, les charges familiales, les appréhensions et les déboires, le lourd poids sur la destinée entière. Et, parallèlement, j'en ai compris la beauté, la valeur, les joies, la vérité. Connaître cela, le vivre est une fierté: le travail se porte, croyez-moi, non tête basse, mais front haut, front beau.

---

Ensuite parce que j'ai beaucoup vu, beaucoup lu. Vu des travailleuses à l'œuvre; lu, depuis dix ans que j'écris, des milliers de lettres, le très grand nombre venant de jeunes filles qui travaillent. Je les reconnais dès le début. « Je ne suis qu'une simple fille des champs... Je travaille dans une usine... Je suis une modeste dactylo... C'est une petite « Midinette » que vous aimez... Je prépare tel examen, mais il me faut vivre en même temps..., etc., etc. » Combien m'ont dit leur peine ou leur courage, leurs difficultés ou leur réussite, leurs révoltes ou leur beauté d'âme!

C'est donc en pleine connaissance de cause que je puis venir à vous, travailleuses jeunes, ardentes, toutes pleines de mérite et de beauté, si vous savez bien vous y prendre. Ce que je veux avec émotion, c'est vous aider à mieux comprendre et à mieux aimer le rude et grand compagnon de votre vie qu'est le travail; par là même, vous rendre plus

---



---

heureuses. Examinons donc ce *qu'est le travail*, le métier de chacune, si vous le voulez, avec ses *dangers* et ses *beautés*. Puis comment, afin de développer les unes et de pallier aux autres, on le choisit, le remplit, le dépasse.

\*  
\*\*

Ce qu'est le travail? Et d'abord, comment il vous anime, vous embellit et vivifie à votre insu? Un Suédois qui a écrit sur nous mieux que nous ne saurions le faire, M. Erik Sjoestedt, l'a dit de la travailleuse parisienne en un fort joli passage qui peut s'élargir à toutes les travailleuses de notre race active et entreprenante. (*Le Secret de la sagesse française*. Paris, 1922, épuisé.) Ecoutez-le raconter son premier matin à Paris.

« En sortant de chez moi, je tombai parmi des foules de *midinettes* et de *petites ouvrières* se rendant d'un pas pressé au grand magasin tout proche ou

---

---

aux autres boutiques et ateliers de ce quartier de commerce de luxe... Ces jeunes travailleuses, à cette heure matinale si peu favorable à la beauté féminine, dessinaient dans l'air brumeux des silhouettes charmantes. Je fus frappé par ce fait que, bien qu'elles fussent fort pressées dans leur peur d'être en retard, elles gardaient une harmonie de mouvement et de ligne impossible à trouver ailleurs... Ah! ce petit pas rapide et sûr, énergique, allant droit à son but, d'une élasticité si ferme et si saine, cette démarche si intelligente et si éloquente! Il avait plu la nuit, et dans ce paysage en grisaille et légèrement mouillé, les petits pieds trottaient vite, vite; ils me fascinaient, j'oubliais pour eux les visages. Ils me parlaient, j'écoutais leur petite chanson: nous sommes pressés, nous savons ce que nous voulons, nous avons beaucoup à faire, nous pensons à nos affaires... Cette vision de Paris se hâtant vers le travail m'a toujours été confirmée

---



*par mes expériences successives. Et toujours la femme française est restée dans mon esprit telle qu'elle m'est apparue ce premier matin sous les traits de l'ouvrière parisienne, l'être le plus spontanément gracieux, le plus ingénieux, le plus courageux, le plus vaillant qui soit. »*

N'est-ce pas que ce portrait est aussi joli que vrai? C'est le charme du travail d'éveiller une physionomie, de l'affiner, de la marquer de réflexion et d'intelligence, d'énergie et de souplesse souriante. Et c'est autrement émouvant et vrai chez des enfants de vingt ans que des figures alignées, semblables, sans âge, sous le tricolore des fards et des bâtonnets. Entre la tenue soignée, parfois élégante, toujours correcte que demande le travail, et une pareille exagération, il y a toute la distance de la personnalité à la banalité et du bon au mauvais goût.

« Les petits pieds pressés, les silhouettes charmantes », vont avec les visages expressifs, les mains actives, les cœurs

vaillants qui se trouvent si nombreux dans le jeune monde du travail. Il ne faut pas qu'avec ces qualités l'âme se dérobe et la vie se gâte. Comment donc les maintenir fortes?

Tout d'abord, il importe de poser et de croire que le travail est une loi *naturelle, sociale et divine*.

C'est l'oisiveté qui est contre nature. Avec nos aptitudes physiologiques et psychologiques, nous sommes faits pour l'activité, l'emploi de nos forces, la dépense de nous-mêmes. Travail au dedans du foyer quand nous le pouvons; travail au dehors quand la nécessité nous l'impose, mais travail toujours. La loi est générale, conforme à l'expansion de l'être sain, d'ordre essentiellement dynamique. Le fainéant est un amoindri.

Mais la loi du travail est aussi sociale. Sans elle, le fonctionnement de la société est impossible. C'est elle qui met de l'harmonie entre les parties et les fond dans un tout où chacune joue à l'aise.



Comme dans une ruche, les labeurs se partagent, mais tous aboutissent à l'utilité commune, au bien général et, par suite, au bien de l'individu. Le fainéant est un inutile.

Enfin, la loi est d'ordre divin. Elle oblige dès le premier homme : « Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front », et le Christ s'y est soumis. De tout son être. De ses mains qui, longtemps, travaillèrent avant de guérir et de bénir, comme pour nous montrer la beauté du travail manuel. De ses prédications, c'est-à-dire de sa pensée et de son verbe, comme pour donner leur plénitude à nos labeurs intellectuels... Le fainéant reste en marge de l'Évangile.

Que cette triple loi impérieuse existe, nul ne peut donc le nier. Qu'elle soit plus nécessaire à certaines heures, on ne peut davantage le contester. Nous sommes à l'une de ces heures. Et je ne crois pas téméraire d'avancer qu'actuellement au

---

moins neuf cents jeunes filles sur mille sont obligées de gagner leur pain ou de se tenir prêtes à le faire, tant les fortunes sont instables, la vie chère, les besoins grands. Cela, c'est la rude nécessité matérielle, pratique, immédiate, pressante, absorbant souvent toute l'existence, empêchant parfois d'établir un foyer. Il est des vies ainsi murées dans le travail continu !

Et ce sont là ses rudesses et ses rigueurs, car il en a. Comme aussi des dangers, sinon en lui-même, du moins par les conditions où il s'exécute.

Il enclôt toujours de la souffrance, il requiert des sacrifices répétés, il fatigue de sa continuité, de sa monotonie, il exaspère de ses exigences lorsqu'il faut le faire affaibli de santé, soumise aux autres, tentée au dehors, meurtrie au dedans, cramponnée à l'argent, au pain qui se perdrait avec lui. Et, avec cela, être aimable, avoir le sourire, paraître heureuse, voire élégante, parfois sau-

---



---

ver les apparences, alors qu'on est en pleine détresse et ne sait comment s'en tirer, pour peu qu'ait passé une maladie ou une autre douleur. Ah! la peine de gagner son pain quotidien immédiat, et souvent celui des siens, qui donc la comprend s'il ne l'a longuement vécue? Et pourtant elle pèse, cette peine accablante, sur nombre de toutes jeunes filles!

Et ce n'est pas tout. La vie de travail a, pour elles, de très grands dangers. D'abord, il est des métiers en eux-mêmes pernicious à la santé du corps, d'autres à celle de l'âme. Il en est d'insuffisamment rétribués qui incitent la jeune fille à chercher à côté, et à côté de la morale trop souvent, le complément qu'il lui faut. Certains l'anémient, la dépriment, la mettent pour la lutte en état d'infériorité physique et morale, de par la surcharge qu'ils lui imposent ou, au contraire, de par l'insuffisance d'activité où ils la laissent. Attendre la

---

---

clientèle ne vaut pas mieux que se surmener.

En outre, chaque profession a ses tentations propres, attirantes ou déconcertantes. L'ouvrière des champs sent le poids de sa fatigue musculaire et l'attrait de la ville. Pour l'ouvrière des villes, c'est la promiscuité des ateliers et des usines où, parmi les travailleuses, les unes risquent de perdre les autres. Ailleurs, c'est l'aléa perpétuel que l'on court : professeurs de piano, de français, que sais-je? D'autres se heurtent à l'encombrement de la carrière qu'elles poursuivent; les employées, au contact d'éducatrices différentes, à l'assujettissement et à la régularité d'un travail monotone. Pour les métiers plus féminins qui gravitent autour de la mode et de la couture, c'est la perspective des chômages, la crainte de déplaire aux clients ou aux patrons, les tentations du luxe que l'on coudoie, des jolis chiffons que l'on manie, du désaccord que l'on sent entre eux et la gêne ou la

---



---

pauvreté du logis, du charme même que l'on porte en soi, du désir enfin de jouir à son tour.

Et, pour toutes, s'y superpose, étant donné les métiers mixtes si nombreux ou les allées et venues de jeunes gens aux mêmes heures, le suprême danger des rencontres, fortuites ou voulues, et des camaraderies trop vite faites, sans savoir où elles mènent.

Non qu'on y cède fatalement. Dieu merci, nous avons la liberté; et, dans toutes les professions, il est des jeunes filles énergiques et fières, honnêtes et pures qui savent s'imposer. Avec juste raison, elles ne croient pas du tout nécessaire, mais du tout, la camaraderie, trop et faussement prônée de nos jours. Elles savent qu'une femme porte sa pudeur avec elle et plie les autres à la respecter, quand elle le veut d'une volonté bien établie et que rien ne dévie. J'en connais de cette mesure. Toutefois cela réclame une force d'âme peu commune

---

---

et puisée très haut, comme nous le verrons.

Toutefois encore il faut convenir que, par l'ambiance, l'entraînement des amies, les conditions extérieures et le poids même du labeur, les jeunes filles travaillant au dehors, surtout en collectivités, sont plus exposées que d'autres aux glissements et aux chutes.

Passer sous silence de tels dangers et de pareilles tentations serait faire œuvre inutile en partie. Mais ce le serait encore plus d'omettre les beautés et la grande valeur du travail.

S'il est une loi, on ne dit pas assez qu'il est aussi un honneur et une joie saine. C'est un rude compagnon, soit, mais qui nous donne notre valeur et ennoblit notre vie. On vaut par ce que l'on « est », parce que l'on « se fait », par l'énergie, l'intelligence, le cœur et l'âme que l'on « se donne ». Et le grand générateur de ces beautés, c'est le travail.

---



Il a des joies extérieures: celles de progresser dans la lutte, de réussir, de se suffire à soi-même, d'aider aux siens. Et de plus intimes: celles que donnent toujours le courage, le devoir accompli, la vaillance continue.

Il est encore une fierté, une noble indépendance que l'on ne doit qu'à soi. Aussi une utilité pour tous si modeste qu'il puisse être, l'utilité sociale étant faite de la somme des utilités individuelles. Enfin il est conforme à l'ordre humain et à l'ordre divin.

Et ce sont là de grandes raisons qui font l'harmonie de l'être et qui entraînent à la fois sa raison et sa joie de vivre.

Alors le rude compagnon devient un ami au beau visage, au chaud sourire. On en arrive même, au lieu de s'en plaindre, à plaindre celles qui ne le connaissent pas. On l'estime, on s'y intéresse d'esprit et de cœur, on l'aime parce que, sans lui, on sentirait l'ennui des jours longs et vides; bref, on le traite comme

---

*une vocation*, je ne crains pas d'employer le mot.

Et c'est ici que se pose pour chaque travailleuse, après celle du travail en général, la question tout individuelle et précise de son métier bien à elle.

\*  
\*\*

Or, il est nombre de problèmes et des plus actuels — et je n'envisage pas le point de vue économique, seulement le côté moral qui s'y relie étroitement — à tourner autour de la profession même: choix, préparation, perfectionnement, stabilité, etc... Pour que la travailleuse estime, aime sa situation, y prenne goût, s'y fixe, il est de toute urgence et de toute évidence qu'elle y apporte trois conditions fondamentales. Il lui faut d'abord *la choisir avec soin*, puis *la remplir avec conscience*, enfin *la dépasser de sa compétence technique et de sa capacité d'âme*.

---



---

La première entraîne les autres : un métier bien choisi est un métier aimé, donc un métier bien fait.

Cependant, il est une constatation que beaucoup de lettres hésitantes m'ont prouvée. C'est que trop de jeunes filles décident arbitrairement de leur situation, d'après de vagues données, l'exemple d'une compagne, un enthousiasme irréfléchi ou une résignation passive devant la nécessité qui les presse. Ni examen personnel, ni mûre délibération ; seules, des illusions qui tombent vite et laissent l'enfant désemparée. De là, des échecs, des déboires, des changements perpétuels ; quand ce n'est pas la rancœur, le poids de l'ennui et la recherche de distractions malsaines pour mieux y échapper. Leur point de départ a été faussé.

Or, il est primordial de partir sainement pour vivre sainement, au moral comme au physique. A l'heure où tant de femmes sont obligées de travailler, et beau-

---

coup de se passer de maris — car il faut regarder les choses en face — la situation pour la femme est une affaire capitale. C'est son pain, son indépendance, sa raison d'être ; aussi un refuge, un secours contre elle-même si, précisément, elle doit souffrir de l'absence d'un foyer.

D'où la nécessité de choisir sa profession *bien adéquate à soi-même*, afin qu'elle soit constante et pour la vie, sans préjuger du foyer que celle-ci pourra donner ou refuser. C'est ce qu'on appelle *l'orientation professionnelle* où doivent entrer comme facteurs : la préparation directe, la formation familiale, l'aide de l'école, la sagacité des employeurs, l'assistance, au besoin, d'œuvres de la profession.

Mais ces concours, souvent, font plus ou moins défaut ou restent insuffisants, si l'enfant, ne s'étant pas interrogée elle-même, ne sait que choisir.

Il serait logique, puisque la jeune fille embrasse, comme le jeune homme,



une carrière ou un métier, que la famille s'habitue ou l'habitue à envisager la chose aussi sérieusement que pour lui. On dit de lui qu'il a la *vocation* de professeur, de marin, d'électricien, d'ébéniste, de chauffeur, que sais-je? Et on craint qu'il n'y manque. Or, il convient, que, pas plus que lui, la jeune fille ne parte dans la vie en faisant n'importe quoi et pour la seule raison qu'elle y est forcée. Comme l'homme, elle doit choisir avec sérieux et réflexion. Et comme pour toute vocation, elle doit tenir compte, et rigoureusement, de son *attrait*, de ses *aptitudes*, aussi des *possibilités extérieures* ou contingences.

Beaucoup se trompent sur l'attrait ou le goût par un emballement momentané, un raisonnement défectueux, la négligence des aptitudes. Ainsi certaines font-elles de médiocres employées, qui feraient de bonnes couturières et vice versa. Or, si l'attrait est une marque du choix, s'il en devient même un critère en persistant, il

doit être cependant raisonné, solidement étayé du réel, et non point bâti en l'air, car la nécessité est sur terre.

C'est pourquoi lorsqu'on éprouve un attrait, affaire de sentiment, il convient d'examiner bien à froid la question des aptitudes ou capacités, affaire de raison. « Cela me plairait d'entrer dans une maison de modes. Soit, mais y suis-je apte? D'abord par *mes dispositions naturelles*? Ai-je les doigts agiles? du goût en chiffonnant? — Ou bien: je désirerais occuper ce poste dans un ministère. Oui, mais ai-je les *capacités voulues*? Tel diplôme est exigé. Mes études antérieures m'y ont-elles préparée? Sinon, suis-je en état de les reprendre et d'arriver? — J'ai les grades voulus pour telle administration, mais je n'ai pas eu à m'en servir et, soudain, m'y voilà contrainte. J'ai l'attrait, la capacité, mais y a-t-il limite d'âge? Et voilà les *possibilités* ou *impossibilités* qui entrent en jeu à leur tour. Possibilités ou impossibilités d'âge



ici, là d'argent, ailleurs, de milieu ou de relations, car il est des milieux où une situation est plus facile à réaliser qu'une autre...

C'est pourquoi je vous en conjure toutes, quoi que vous fassiez ou désiriez être, dactylos, couturières, vendeuses, employées, infirmières, professeurs, médecins, que sais-je? ne partez pas sans vous être interrogées et avoir pesé les trois termes que je vous indique : l'attrait, l'aptitude, les possibilités d'âge, d'argent, de milieu. Cela demande un examen bien à froid et dénué d'illusion sur soi-même. Mais cela ne souffle en rien sur la petite flamme intérieure qu'il faut porter partout, y compris dans l'exercice du métier.

Et ceci vous indique déjà comment l'ayant choisi, il importe de l'aborder et de le remplir.

Tout d'abord, il y a la mauvaise manière. La profession apparaît en ennemie,

comme une contrainte obligatoire que l'on accepte à contre-cœur, avec aigreur, amertume, révolte, parfois haine. Telle une petite bonne de vingt ans qui, regardant férocement une jeune fille inconnue d'elle, avouait : « Elle ne fait rien, moi je travaille ! »

D'abord qu'en savait-elle? Tant de femmes gagnent leur vie sans que nul ne s'en doute! Je connais ainsi une femme du monde, veuve de guerre, qui, pour élever son fils, dactylographie du matin au soir, dans le secret de son foyer. Ensuite il est des jeunes filles, bonnes à tout faire chez elles, servantes sans gages, plus prises parfois par le travail que l'enfant de vingt ans bien payée.

De même était fautive une petite ouvrière qui, devant moi, traitait de faignée une étudiante aussi laborieuse que pauvre. Sans remuer ni bras, ni jambes, on peut pourtant travailler dur avec son seul cerveau. Il n'y a pas d'opposition entre le travail manuel et le travail in-



---

telle. Chacun a sa noblesse, son utilité, et les deux se complètent. Le geste du laboureur penché sur le dur sillon est aussi beau en lui-même que celui du savant incliné sur ses cornues. Il arrive même que le soir, terrassé par la fatigue musculaire, l'un s'endort d'un seul coup, tandis que l'autre veille, ne pouvant arrêter sa pensée, ni vaincre sa tension nerveuse. Et des deux, c'est parfois le travail du savant ou de l'intellectuel qui se trouve le moins rétribué, chacun le sait.

Opposer les deux genres de travail, c'est donc chose sotte, petite, injuste et inutile. Il y a des besoins et des aptitudes diverses, donc des professions différentes. Mais, au delà des formes, il y a le fonds commun : le travail pris en lui-même et qui a, pour tous, des règles, des rigueurs et des beautés. La jeune fille ouverte, intelligente, qui a du « cran », se garde donc des comparaisons, des jalousies, des dédains, des mesquineries qui la dimi-

---

nueraient sans la soulager. Elle est plus grande et plus chic que cela.

Une autre manière de faire mal son métier, c'est de le faire vaille que vaille, en le traînant avec mauvaise humeur parce qu'il entrave le plaisir, ou en le précipitant dans la hâte d'en finir et de courir ailleurs.

Jadis — et, heureusement, il en est encore à maintenir les traditions! — le travail français était réputé, et en tous genres, pour son exécution soigneuse. L'ouvrier, l'ouvrière de France étaient les premiers spécialistes du monde. Ils le restent pour le goût. Mais il ne faudrait pas que se répandît cette négligence dans les détails et le fini que l'on constate chez certains jeunes trop pressés de « vivre leur vie ».

Or, l'atmosphère y prête. La négligence, l'impatience, l'inachevé, la mauvaise volonté, en un mot le « je m'en... fichisme », se rencontrent trop! On fait ce que l'on est obligé de faire; à quoi



---

bon figoler et donner plus de son temps ou de soi-même à bien faire?

Et ainsi, au hasard des métiers, une robe ne tient pas, un chapeau n'est qu'épingle, du beurre est mal baratté, une ciselure a des bavures, une page est « tapée » avec des mots sautés, une autre, importante, accole en toutes lettres Monsieur et le prénom de Suzanne, un tableau manque de dessin et un roman, de style et de pensée. Ne faut-il pas tâcher de gagner vite, de « ne pas s'en faire », de se donner le plus possible à ce qui plaît et le moins possible à ce qui astreint? C'est la loi du moindre effort pour le travail et le devoir.

Et il y a là une injustice notoire qui entraîne la question des droits et des devoirs de l'employé, car il en a comme l'employeur.

Certes, celui-ci se trouve devant le respect de la personne humaine et l'obligation du « juste salaire » avec ce qui en découle: les repos nécessaires, les

---

---

charges familiales, par exemple. L'encyclique *Rerum Novarum*, en posant la question patronale et ouvrière, en indiquant, avec les limites nécessaires, la part des uns et des autres, en marquant le bien fondé de l'intervention de l'Etat dans ce qu'elle a de licite mais aussi avec ses bornes, en appelant aux associations professionnelles opportunes mais contenues dans de saines revendications, reste la chartre claire et sans équivoque du travail. On ne s'y réfère pas assez. La suivre, au contraire, c'est être sûr de ne pas errer moralement ni professionnellement. Car elle est non seulement chrétienne, mais prévoyante, équitable, bien au-dessus des partis et des individus.

Or, elle implique un double principe. Si elle fixe des devoirs aux employeurs, elle en précise aussi aux employés. De même, si elle reconnaît des droits aux patrons qui engagent leurs fonds, leurs responsabilités, leurs efforts de préparation et de mise au point, elle en accorde

---



---

aussi aux employés qui apportent leur habileté, leur compréhension ou leurs muscles, et permettent la marche de l'entreprise. Tous les droits ne sont pas d'un côté, ni tous les devoirs de l'autre; ils se répartissent, s'appellent, se répondent dans une étroite collaboration.

A la question, par exemple, du « juste salaire », correspond celle du « juste travail » que l'on oublie trop souvent.

Quand a joué la loi de l'offre et de la demande, quand l'employeur et l'employé, après examen, ont accepté ses conventions, le contrat est licite et bilatéral. Si l'un doit l'argent convenu, l'autre doit le travail bien fait que cet argent rémunère. C'est un simple point d'honneur et de probité professionnelle. Car il y a gaspillage et même vol dès qu'on ne donne pas, quantitativement ou qualitativement, le travail convenu pour le salaire convenu. Il ne faut pas se leurrer ni sur les mots, ni sur la chose. Non plus s'étonner ensuite que la situation, devenue

---

---

impossible pour soi ou pour les employeurs, entraîne des changements perpétuels de places et parfois même de métiers, ce qui ne vaut rien ni pour l'âme, ni pour la bourse.

Chez d'autres employés, c'est le caractère qui entre en jeu: pour un oui, pour un non, une observation, un ennui, un rien, ils claquent les portes et frappent à d'autres. Mobilité qui rend encore au travailleur son labeur intenable. Partout, en tout, sauf des coups de chance plutôt rares, il faut savoir s'en tenir au choix fait quand on a trouvé le métier qui concilie les aptitudes personnelles et les intérêts matériels. C'est là un gros élément de réussite et de paix.

Et ce sont des notions si évidentes et d'un tel bon sens que l'on a peine à croire qu'il puisse en être autrement. Tout le reste: opposition des deux parties, égalité absolue rêvée, partage en commun prôné, que sais-je? n'est que dangereuses utopies. La réalité est ail-

---



leurs: dans le contrat bien observé des deux côtés.

Ce qui permet à l'un le roulement de fonds nécessaire, à l'autre, l'épargne solide, à tous les deux, l'usage de la propriété acquise en proportion du gain, en fin l'amélioration de leur état. Egalement l'estime réciproque et aussi celle de soi-même inhérente à l'homme qui agit bien.

Et cela conduit à la troisième manière d'accomplir son labeur, la seule bonne. Le travail n'est plus un ennemi que l'on déteste ou une corvée que l'on subit. Il n'est plus le joug que l'on rejette à la porte de sa demeure et de sa vie; il est dedans, il s'intègre. Accepté, il est devenu le *devoir d'état*, l'obligation qui l'emporte sur toutes les autres, ce que l'on doit faire d'abord et bien pour être dans l'ordre et en paix avec soi-même, en un mot, ce que l'on « respecte ».

Par suite, il fait tout naturellement partie de nos plans, de nos projets, de nos détente, de nos pensées, de nos

affections. On veille à en assurer tous les rouages et les plus petits détails dès qu'on le quitte quelques jours. On le retrouve non sans plaisir au retour. On le classe et le série avec attention. On a même pour lui des tendresses, des coquetteries qui l'enjolivent: un ornement, un supplément, que sais-je? Surtout on y apporte toute sa conscience et sa *conscience professionnelle*. Puisqu'il est un devoir au for intérieur, il convient donc de bien le faire. Alors c'est le travail sérieux, discipliné, perfectionné, et, par suite, fini, soigné, aimé. Conscience, soin, amour, telle est la belle trilogie qu'appelle le devoir professionnel et que suivent les travailleuses droites et nettes qui ont le sens du juste et du vrai.

Pourtant, il est quelque chose de plus haut encore. Il ne suffit pas de bien remplir son métier: il faut *le dépasser* professionnellement et moralement.

Professionnellement, en ce sens qu'il



---

convient de se rendre apte à en savoir ou à en faire plus que ne l'exige l'occupation présente. Une bonne travailleuse n'est pas à la remorque de son métier, elle le domine. Elle l'élargit de recherches, de lectures ou d'études supplémentaires le concernant. Elle vise à se donner tous les atouts; si c'est possible, elle s'assure, avant ou pendant, de diplômes en sa spécialité. Et, pour le dire en passant, que tous les parents qui peuvent, fût-ce au prix de quelques sacrifices, prolonger un apprentissage fructueux ou donner à leurs enfants la formation d'une école professionnelle, ne craignent pas de le faire. A moins d'urgence, mieux vaut que la jeune fille, comme le jeune homme, ait tous ses outils bien en main, n'eût-elle qu'à en exercer un d'abord. Un an ou deux de plus dans la préparation sont souvent un gain pour la vie entière.

Mais on peut également rattraper ensuite; rien ne vaut comme le travail personnel. On ne donne son plein que

---

---

quand, ayant fini d'apprendre avec les autres, on se perfectionne par soi-même, peu à peu, avec courage et persévérance. Toujours être en état de faire plus et mieux, d'être de l'élite, c'est la bonne méthode pour avancer et réussir en son métier. Aussi pour s'y intéresser et même s'y reposer, sans aller chercher certaines détentes si néfastes à tant de jeunes filles.

Cependant, tout cela risquerait, ou d'être rigide, ou d'être emporté par quelque soudaine tempête, s'il n'y avait, animant, éclairant, vivifiant le travail, la belle flamme d'une vie intérieure solide. On peut en croire une longue expérience: rien ne permet de supporter, de transformer, de rendre heureuse et féconde l'existence, surtout l'austère existence du travail, comme d'y mettre, à plénitude, le sens divin.

Et qu'on ne croie pas, comme on le fait trop, qu'il y ait une cloison étanche entre la vie de prière et la vie de travail.

---



---

Le penser, c'est les connaître mal l'une et l'autre. Sans doute, il y a d'abord, pour le chrétien, des lois obligatoires et précises et la participation à la vie eucharistique, raison d'être de nos églises, maisons de Dieu et de tous. Cependant la vie de prière, la vie chrétienne, n'est pas tout entière dans des actes précis faits à des heures ou des jours déterminés. Actes de culte public et de louange divine, essentiels dans le christianisme, ou actes privés que la piété et l'amour sollicitent de chacun de nous. A côté de l'acte de prière obligatoire ou non, il y a *l'état de prière* qui n'a besoin ni de gestes, ni de mots extérieurs : pensée qui s'élançe vers Dieu, mot intérieur du cœur, offrande de ce que l'on fait, ennui ou déboire bien accepté, fatigue endurée patiemment, intention qui s'unit à Dieu, et voilà tout le travail informé par la vie d'âme. Dès lors, Dieu est un Dieu que l'on emmène partout avec soi, parce qu'on l'a d'abord en soi. De par cette

---

---

profonde vie d'âme puisée aux grandes sources et prolongée ainsi où que l'on aille.

..... Moi aussi, en dehors des lettres reçues, des jeunes travailleuses que j'ai rencontrées ici et là, certaines admirables, et d'un atelier où, plus d'un an, j'ai parlé au bruit des ciseaux et des étoffes froissées, j'ai eu, comme M. Erik Sjoestedt, une vision d'ensemble de nos jeunes travailleuses françaises.

Un matin, à sept heures, dans une église du centre de Paris, j'entre en une très grande chapelle de catéchisme. Elle est bondée de jeunes filles venues pour une clôture de retraite. Graves, recueillies, d'une tenue parfaite, leurs fines têtes penchées, les gaies midinettes, oiseaux de Paris, sont là, en prière. Jolies ou non, leurs yeux sont beaux : la lumière d'en haut s'y attarde. Toutes ont reçu le pain de vie, le pain de l'âme... Et toutes, une fois sorties, « à pas pressés, silhouettes charmantes », se sauvent en hâte, gri-

---



gnotant un petit pain et une tablette de chocolat... Gestes émouvants et vrais ! La réalité des deux pains du ciel et de la terre, si nécessaires pour le labeur de la journée !...

Alors je songe qu'à l'atelier, au bureau, au magasin, il n'y a qu'à continuer ce qui vient d'être. La belle flamme intérieure que reflétaient les yeux ne doit pas s'éteindre : elle brûlera en veilleuse comme la lampe près du Tabernacle. Ce sera l'état de prière. De plus, après avoir été « missionnées » si je puis dire, il est si facile aux midinettes, comme à toutes les travailleuses, d'être à leur tour « missionnaires », sur place, sans se déranger !

Non seulement par l'exemple, l'attitude, le sourire, un mot, un conseil donné ici, une attention, un réconfort apportés là, mais encore par l'intention même qu'elles ont au fond de l'âme, en cousant, « tapant », vendant, etc... Parce qu'il y a le grand creuset social où tous les actes bons compensent les mauvais. Parce que, de-

---

vant Dieu, il y a le mystère profond et vrai de la réversibilité des mérites. Et qu'alors la petite travailleuse inconnue peut, sans le savoir, gagner une âme, arrêter un crime, sauver un désespéré, activer une guérison, obtenir un bien pour les siens... Quelle beauté a cette sortie de soi dans l'apostolat de l'intention, cet art d'être utile à plein rendement !

Les jeunes travailleuses qui aiment tant les fleurs et savent si bien orner leurs vêtements d'un bouquet de violettes, d'un brin de muguet, d'une simple rose, n'ont qu'à cueillir avec le même amour toutes les fleurs d'âme qui s'offrent à elles. Seules, ou plutôt et bien mieux car l'union fait la force, encadrées, entourées d'âmes qui pensent comme elles, dans les Unions ou Syndicats catholiques, les missions de midi, les foyers, les cercles, les groupements : Guides, Semeuses, Jocistes, elles peuvent ainsi vivre intensément, et en les unissant, ce qu'il y a de

---



plus beau dans une vie: le travail et la prière. Ce sont les grands horizons où tout se dilate et se féconde: Vive labeur! disait Jeanne d'Arc.

\*  
\*\*

Et voilà, au moins dans les grandes lignes, le beau film, le *vrai* film du travail. Il n'est pas là où des esprits chagrins, mensongers ou révoltés veulent le mettre. Il se déroule simple et magnifique devant ceux qui sont de bonne foi et de bonne volonté.

Une loi générale, à la fois naturelle, sociale et divine à laquelle on n'échappe pas sans s'amoindrir ou s'annuler; des dangers qu'entraînent ses conditions d'exécution et que peut et doit éviter tout caractère trempé; des rigueurs qui lui donnent le prix de la croix et toute sa valeur et sa fécondité; des beautés qui le transfigurent; un choix judicieux de sa forme, bien en conformité avec ce que l'on est et ce que l'on peut; une néces-

---

sité de le remplir, de le bien faire, avec conscience puisqu'il est le devoir d'état; une façon enfin de le dominer en sachant plus que présentement il ne requiert; surtout l'élan de le dépasser par toute l'âme et le divin que l'on y met et qui le tirent en haut, tel est le travail dans son ampleur et sa vérité.

Avec toutes les garanties qui font la force professionnelle et les convictions solides, animées, vivantes qui font la force morale, les jeunes travailleuses sont armées pour la vie et pour le bonheur. Que les jeunes filles s'entraînent donc à ces deux forces conjuguées, c'est leur avantage; et c'est possible, quel que soit le métier exercé! Et que les parents et les éducateurs les unissent intimement dans la préparation capitale de leurs enfants au travail vivant et fécond!

---



## **OUVRAGES DE CÉCILE JÉGLOT**

**L'ART D'ETRE CHARMANTE**  
(Pour les jeunes filles), in-12,  
titre deux couleurs, 5<sup>e</sup> édition. —  
Prix: 10 francs.

**LA VIERGE DANS L'ART** (de  
siècle en siècle). Format écu.  
130 illustrations. — Prix: 18 francs.

**LA VIE DE LA VIERGE DANS  
L'ART** (de mystère en mystère).  
Beau vol. in-8<sup>o</sup> couronne, 160 il-  
lustrations, 72 planches. — Prix:  
45 fr. broché; 80 fr., jolie reliure  
avec étui. — Couronné par l'Aca-  
démie Française.

**L'ART D'ETRE SOI** (Pour les  
jeunes filles), in-12, titre deux  
couleurs, 3<sup>e</sup> édition. — Prix:  
10 francs.

**LA SAINTE VIERGE** (Bibliothèque  
Catholique illustrée). 95 illustrations.  
Prix: 4 fr. 75.

**JEANNE D'ARC** (Bibliothèque Ca-  
tholique illustrée). 100 illustrations.  
Prix: 4 fr. 75.



**1 fr. 50**

H12